

LA VIE RELIGIEUSE EN FRANCE  
SOUS LA REVOLUTION, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

---

# MONSEIGNEUR DU BOURG

EVÊQUE DE LIMOGES

1751-1822

PAR

DOM DU BOURG

---

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE  
PERRIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-EDITEURS  
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1907

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays





MADAME LA PRÉSIDENTE DU BOURG  
d'après un tableau conservé à l'Hôtel du Bourg.



LA VIE RELIGIEUSE EN FRANCE  
SOUS LA RÉVOLUTION, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

## MONSEIGNEUR DU BOURG

---

### AVANT LA RÉVOLUTION

---

#### CHAPITRE PREMIER

#### LA FAMILLE DU BOURG A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Famille du Bourg. — Branche de Toulouse. — Son influence locale. Hôtel du Bourg à Toulouse. — Château de Rochemontés. — Mariage de Valentin du Bourg et d'Elisabeth d'ARÈS.

Personnalité de la Présidente du Bourg. — Son prestige dans la Société Toulousaine. Son salon. — Hardiesses de son esprit péillant, épris de nouveautés. Volumineuse correspondance avec la Marquise de Livry, avec Mgr de Saint-Simon, avec Mgr de Casteles. — Philosophisme. — Enthousiasme pour Jean-Jacques Rousseau. — Mesmérisme. — *Baquet* de l'hôtel du Bourg. — Conversion de la Présidente.

Les vingt enfants de la Présidente. — Mathias de Rochemontés. — Carrière dans la magistrature. Mathias reçu conseiller avec dispense d'âge. — Esprit supérieur. — Permeté de caractère. — Prestige au Parlement. — Voyage en Italie. — Lutte du Parlement contre le pouvoir royal. — Coup d'état Maupeou. — Exil à Rochemontés. — Travaux littéraires. — Mariage. — Les Chevaliers. — L'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, refuge pour les cadets des familles nobles et peu fortunées et porte pour leur carrière dans les armées de terre et de mer. — Les chevaliers Henry, Joseph et Bruno du Bourg.

Dans la vieille cité de Toulouse, à la physionomie si vivante et si originale jadis, arrêtons nos regards sur l'hôtel dont la longue façade, dominée par la

noire et massive tour de la cathédrale, forme le fond de la place Saintes-Scarbes. Cette demeure, tous les habitants de Toulouse vous la nommeront : c'est l'hôtel du Bourg. Dans les temps où les souvenirs du passé ne s'étaient pas encore effacés et où subsistaient quelques vestiges des traditions d'antan et des influences séculaires, nul n'éprouvait à son égard de l'indifférence ; les uns l'entouraient d'estime et de sympathie et les autres, de leurs sectaires animosités. Dans les périodes troublées de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une émeute toulousaine n'eût pas été complète, si elle ne fût venue manifester devant l'hôtel et si, en hurlant ses chants révolutionnaires et en brisant sous ses projectiles les vitres de ses appartements, elle n'eût rendu son spécial hommage aux vertus et aux convictions qui s'abritaient sous ce toit.

Aussi bien, à l'époque que nous étudions, la famille du Bourg présentait tous les caractères de ces *races-types* que notre grand économiste Le Play recherchait pour en faire les objets de ses consciencieuses enquêtes et les bases de ses lumineuses déductions sur l'état et les réformes des sociétés contemporaines. Rarement la Révolution trouva en face d'elle une collectivité d'êtres aux personnalités plus accentuées, aux qualités plus éminentes ; aussi déploya-t-elle ici ses spéciales fureurs, assouvissant ses haines diaboliques, et opérant par là même ses admirables épurations et transformations.

Vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, une branche de la famille du Bourg s'était transportée des montagnes de l'Auvergne, son pays d'origine, dans la ville de Toulouse, où son chef venait d'être pourvu d'une charge au Parlement par son oncle, Messire Antoine du Bourg, Chancelier de France sous François I<sup>er</sup>. Depuis, cette branche Languedocienne avait poussé

profondément ses racines dans le sol de sa nouvelle patrie. L'estime publique acquise à ses membres par l'honorabilité de leur vie, ses alliances avec les maisons les plus considérées du pays lui avaient promptement gagné ses lettres de naturalisation dans la vieille cité. En dehors du Parlement, où elle figura toujours avec honneur, elle donna à l'Eglise plusieurs de ses membres qui illustrèrent leurs sièges épiscopaux par la dignité de leur caractère, par l'éclat de leur esprit, par leur rôle dans les affaires publiques, ou qui embaumèrent leurs cloîtres par leur sainteté. Vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, Anatole du Bourg de Cavaignes épousait Catherine de Lombrail, petite-fille de Paul de Riquet, le bienfaiteur de la contrée par la création du Canal des Deux-Mers ; la mariée apportait en dot la terre et le château de Rochemontès. C'est dans cette charmante résidence que s'établira la famille pendant les vacances parlementaires et dont elle fera un centre aimé et vivant pour toute la société des environs. L'artiste qui avait créé les merveilles du parc de Versailles, Lenôtre, vint dessiner celui de Rochemontès ; sur le vaste terrain qui s'étendait autour du vieux château féodal rajeuni, il en traça les longues allées enserrées entre les vertes murailles de buis taillées et crénelées, avec ses ronds-points, ses bassins, son labyrinthe, ses retraites aux dénominations classiques, à l'aspect mystérieux, se cachant sous les rameaux des chênes séculaires, avec la splendide terrasse perchée à la crête de la falaise rocheuse : au-dessous, la Garonne entre les lignes des peupliers aux tiges argentées, aux pauaches ondoyants, court rapide vers l'Océan, tantôt riante et bavarde comme les pastourelles de ses ramiers, tantôt débordée et mugissante. De ce poste avancé, le regard embrasse, émerveillé, les luxuriantes étendues de la vallée fertilisée par le fleuve de Dieu et

le canal des hommes ; se repose sur les gracieuses collines qui la bordent, émaillées de châteaux et de villages : au fond du paysage, quelques brèches, dans le vert feuillu des rives, laissent apercevoir les clochers de Toulouse, dont le vent d'antan fait entendre les lointains carillons.

Le 11 juillet de l'année 1745, une foule brillante remplit la chapelle gothique du château, qui, à l'ombre de l'église de Sainte-Cécile, sert de demeure aux archevêques d'Albi. Dans ce palais féodal, Mgr Armand Pierre de la Croix de Castries peut déployer à l'aise toutes les pompes de sa cour ecclésiastique de prélat grand seigneur. Il bénit ce jour-là le mariage de sa nièce Elisabeth d'Aliez avec messire Valentin du Bourg qui vient d'être reçu conseiller à la 6<sup>te</sup> Chambre du Parlement de Toulouse. La mariée apporte dans sa nouvelle famille beaucoup d'illustrations du côté de la terre puisqu'elle est apparentée avec les premières maisons de France et d'Italie et aussi du côté du ciel, puisqu'elle peut inscrire dans son arbre généalogique saint Roch, saint Louis de Gonzague, sainte Madeleine de Pazzi. Cette grande dame de par ses ayeux l'est aussi par ses qualités personnelles qui vont lui assigner un rôle prédominant dans sa famille et dans son monde. Valentin du Bourg occupe une place considérable dans son ordre ; tous les magistrats du Parlement s'inclinent devant son savoir, l'intégrité de sa vie, l'indépendance de son caractère et l'entourent de leur estime et de leur affection. En 1775, il va être élevé à la dignité de Président à mortier de la 3<sup>e</sup> Chambre des Enquêtes : et plus tard, quand sa charge est supprimée par édit, à la suite d'une démarche faite en sa faveur auprès du pouvoir par tous les membres du Parlement, il recevra du Roi, avec une pension de 2000 livres, les prérogatives et la dignité de *conseiller*



*d'honneur*. Au dehors, c'est sa femme, celle que tous appellent la Présidente du Bourg qui absorbe l'attention et concentre la vie de la famille dans cette longue période qui va du milieu du xviii<sup>e</sup> siècle à la Révolution.

Certes ce n'est pas une personnalité vulgaire, cette grande dame du Midi : d'une intelligence supérieure, d'un esprit pétillant et curieux, elle joint à ces dons naturels une intelligence peu commune ; mais elle sait recouvrir tout ce que ce bagage littéraire peut entraîner de pédanterie sous les charmes de sa conversation sémillante et sous les séductions d'un esprit qui partout s'impose. Sans conteste elle est une des reines de la société de Toulouse ; soit qu'elle trône dans son vaste salon de ville, dont le panneau central est recouvert par le portrait en pied du Chancelier à la figure austère noircie par les ans, fixant ses regards surpris sur le monde léger, frivole et charmant qui s'agite devant lui ; soit qu'elle préside avec entrain aux fêtes joyeuses de Rochemontès, alors qu'à la lueur des lanternes vénitienes, les buis des allées prennent des formes mystérieuses et discrètes, que les sons de la harpe et du clavecin du salon répondent aux triolets des rossignols sous les bois ; que l'on danse le pompeux menuet et que l'on devise avec charme et esprit. Tous les magistrats et les gentilshommes de la contrée viennent former la cour de M<sup>me</sup> la Présidente dont l'esprit, la grâce, l'affabilité assurent l'empire.

Pendant la lutte que, sur tous les points du royaume, mais en particulier à Toulouse, les Parlementaires soutiennent par leurs fières remontrances contre le pouvoir, leurs femmes s'y associent dans les salons par leur enthousiasme, par les saillies de leurs réparties, par leurs épigrammes fines, mordantes, implacables contre leurs adversaires. Dans cette fronde tou-

lousaine, M<sup>me</sup> du Bourg tient la tête et donne le ton. Aussi, grande est sa popularité auprès des Toulousains qui prennent leur part chaude et bruyante à la lutte. Les chansonniers, dont la chute du Parlement Maupou provoque les rimes et les éclats de rire, reprochent aux magistrats honnis d'avoir eu peur de cette femme quand elle revenait de temps en temps revoir ses enfants à Toulouse pendant les trois années d'exil de son mari et de son fils à Rochemontès. Son cousin, le Marquis de Rosségnier Procureur Général, lui écrit de Drudas, le 14 décembre 1774 :

Je ne suis pas fâché que les plaisanteries aillent leur train; c'est un reste de liberté que l'on avait même voulu nous ôter. J'espère que le Génie Toulousain se réveillera; il ne manque pas de sujets pour exercer la verve de nos poètes... L'on me mande que le Parlement doit être rétabli le 16; j'espère que vous n'attendrez pas le dernier moment pour venir à Toulouse. J'aurai un grand plaisir, Madame, de vous y trouver et d'être à portée de jouir de votre société. Nous reprendrons possession de la place Saintes-Scarbes, et je songe avec plaisir que nous n'avons aucuns de ces messieurs dans ce quartier; c'est celui des vrais croyants.

En dépit de ses brillantes qualités, cette femme supérieure à tant de titres, vit au sein du monde fou et incohérent du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont elle subit les influences malsaines et dont elle est un type caractéristique. En pénétrant plus avant dans l'intime de cette vie dont nous venons de dire les séduisants dehors, nous ne pouvons nous défendre d'une pénible surprise en présence d'anomalies étranges, de contradictions heurtées entre la théorie et la pratique, entre l'existence irréprochable de cette épouse, qui a pour son mari une profonde affection, qui s'associe de tout cœur à toutes

ses peines, ses travaux, ses luttes, de cette mère entourée de la splendide couronne de ses vingt enfants et les déplorables enthousiasmes que la tyrannie de la mode, l'influence des temps, son intellectualisme, son goût pour les choses bien dites et pour les nouveautés lui inspirent pour les philosophes et leurs malsaines productions.

La Présidente ne se contente pas des relations charmantes qu'elle entretient dans les salons de Toulouse ; elle les étend beaucoup à l'extérieur ; elle écrit et reçoit beaucoup de lettres ; ces correspondances, qui lui procurent beaucoup de charme, elle les conserve avec un soin jaloux, les classe, les étiquette, les enferme dans les tiroirs de ses meubles. A cette époque, malgré les agitations ambiantes, on n'est pas atteint de cette activité fébrile qui absorbe et stérilise les existences ; on sait encore écrire et on n'a pas substitué à la langue de la Marquise de Sévigné le style macabre de nos dépêches et de nos correspondances d'affaires. Si le cadre limité de notre travail nous le permettait, nous pourrions exploiter cette mine d'une richesse extraordinaire et retirer de cette immense collection de lettres les éléments d'une étude des plus intéressantes et des plus vivantes de la société d'alors. Nous nous contenterons d'en extraire les traits principaux et les indications qui cadrent avec notre sujet.

Voici d'abord la marquise de Livry : fille du Marquis de Maniban, premier Président au Parlement de Toulouse et de Christine de Lamoignon Blancmesnil, elle a quitté Toulouse, où s'est écoulée son enfance, lors de son mariage avec Paul, Marquis de Livry, premier maître d'hôtel du Roi et colonel du Régiment du Perche. Entre les deux amies que la destinée vient de séparer, entre la Parisienne qui ne veut pas oublier

Toulouse et sa charmante société et la Toulousaine que tant de liens attachent au monde de la cour, un pacte est conclu, d'une correspondance par quinzaine et sera fidèlement exécuté de part et d'autre. Dans les lettres de la marquise qui seules nous sont parvenues, mais qui nous permettent de deviner les réponses de M<sup>me</sup> du Bourg, il est question de tout, de la pluie et du beau temps, des *pattes de mouche* et autres *points de dentelles* de Toulouse, alors très en vogue à Versailles, de littérature, de philosophie, de la lutte des Parlements, des nouvelles de la famille, de celles de la Cour ; on y mentionne tous les événements grands et petits, depuis la victoire remportée sur les ennemis, jusqu'à l'attaque de goutte qui fait geindre sur son lit tel illustre personnage. Tout cela est dit dans un aimable pêle-mêle, avec légèreté, grâce et esprit, souvent relevé par une pointe malicieuse.

Nous voyons les deux amies se communiquer leurs animadversions jansénistes contre cette Compagnie de Jésus, qui, bien que détruite, excite encore leurs terreurs : « Je ne sais, écrit la Marquise, pourquoi vous « avez toujours peur des Jésuites ; ils sont renvoyés à « tout jamais. »

Puis elles se lancent, tête baissée, dans la mêlée de la lutte des Parlements contre la Monarchie ; elles se communiquent édits, arrêts, remontrances, en discutent les articles, la valeur juridique et les conséquences, avec l'ardeur de leurs convictions, et leur savoir de *femmes de lois*, élevées et vivant dans l'atmosphère de la procédure. La correspondance de ces deux femmes, si intelligentes, si spirituelles, si intimement unies, devient tristement intéressante, quand elles se lancent à toutes voiles, entraînées par les présomptions de leur esprit et par les engouements de la mode, dans le philosophisme. Dans cette course folle, la Prési-

dente tient la tête : son amie lui déclare « que si elle « lit souvent Platon, elle parviendra à radoter tout le « reste de sa vie ». Malheureusement, ce n'est pas à l'antique Hellade qu'elles vont demander les lumières et les directions pour leurs esprits : c'est à la néfaste Pléiade qui corrompt et tue la France, c'est aux philosophes de l'Encyclopédie, c'est à Voltaire, dont elles se communiquent les œuvres dès leur apparition, surtout quand la censure en a interdit l'entrée en France. « Je n'ay pu avoir encore les commentaires de Voltaire sur la Bible : deux ou trois colporteurs ont « été mis en prison, pour en avoir vendu ; » c'est surtout à Rousseau, dont les utopies philosophiques et sociales fascinent toute cette société déséquilibrée. Les deux amies se racontent avec un intérêt attendri les moindres actes et paroles du grand homme. M<sup>me</sup> du Bourg pousse son enthousiasme pour Jean-Jacques jusqu'à appliquer ses systèmes, non *in animâ vili*, mais sur un de ces êtres qui lui tiennent si fort au cœur, sur son 18<sup>e</sup> enfant, Bruno. Il n'a encore que trois ans que nous le voyons, dans les lettres de la marquise de Livry, qui porte à l'entreprise le plus vif intérêt et soutient de loin son amie contre les critiques et les oppositions ambiantes, désigné sous le nom d'*Emile* et soumis aux méthodes pédagogiques du *Vicaire Savoyard*. Heureusement, la téméraire entreprise ne se prolonge guère au delà de la première période de l'éducation à la Jean-Jacques, période que Saint Marc Girardin résume en ces deux mots : *santé et imbécillité*. Est-ce à la suite d'une maladie qui met les jours de l'enfant en danger et qui étreint le cœur maternel des plus douloureuses appréhensions ; est-ce à cause des désillusions en face des résultats acquis ? Nous ne saurions le dire ; mais M<sup>me</sup> du Bourg ne poursuit pas plus avant l'essai : Emile disparaît de

la scène, et redevient Bruno, qui va partir pour Malte et qui, dans le reste de son existence d'honnête homme et de chrétien, ne portera pas les traces de l'expérience des premières années.

Après les Montgolfières qui s'assujettissent pour un temps la vogue et dont la marquise décrit avec complaisance les hardies et périlleuses ascensions, la correspondance des deux amies se concentra sur le docteur Mesmer et sa mystérieuse thérapeutique. Si la Marquise ne peut s'empêcher de prêter son attention à l'objet de tant d'engouement, elle ne tarde pas à se guérir de la contagion de l'enthousiasme et ses lettres sont remplies de lazzis contre ce guérisseur occulte de tous les maux de l'humanité. Pour la Présidente, il en va autrement : sans s'arrêter aux railleries de la Marquise, poussée par l'attrait de son esprit curieux et hardi, et aussi par sa charité envers les souffrants de ce monde, cette « Mère des Miséricordes », ainsi que l'appelle un de ses correspondants, s'enflamme à l'idée d'assujettir les forces mystérieuses d'un monde surnaturel pour les employer au soulagement des douleurs humaines ; elle dévore tous les livres publiés sur le mesmérisme ; elle envoie un de ses fils, le chevalier Joseph, qui partage ses enthousiasmes, à Paris demander à Mesmer communication de ses arcanes : elle est en relations suivies avec le comte Maxime de Puységur, gentilhomme de l'Albigeois <sup>1</sup>, le plus zélé et le plus expert des élèves du maître. Ce dernier vient à Toulouse, prend son logis à l'hôtel du Bourg et constate qu'il n'a rien à apprendre à ses disciples du Midi. Le baquet de la place Saintes-Scarbes a grande vogue et sa réputation s'étend au loin : on magnétise sans relâche, on guérit, on devine, on prédit :

1. Au château de La Castagne. Rabastens, Tarn.

les somnambules, à qui le Chevalier intime de loin ses ordres et qui de fait lui obéissent, sont sur les dents. La Marquise à beau exprimer sa surprise « que quel-  
« qu'un sache tout quand il dort, et rien quand il est  
« réveillé » : rien n'y fait.

Laissons un moment la marquise de Livry, et introduisons sur la scène où rayonne la Présidente un nouveau personnage. C'est Mgr Charles François de Saint-Simon de Sandricourt, évêque d'Agde. Issu d'une illustre famille de Lorraine, dans laquelle la noblesse du sang s'allie aux traditions de l'esprit, ce prélat est un des types les plus caractéristiques du haut clergé de son époque. Sa correspondance avec son « excellente amie » de Toulouse a un caractère très vivant, très personnel : ici ce n'est plus, comme chez la Marquise, le chroniqueur butinant de ci de là ses nouvelles du jour pour en composer sa gerbe épistolaire ; c'est l'homme du monde, le philosophe, l'ami, souvent même aussi l'évêque, qui apprécie les événements, les hommes, les théories, avec la finesse d'un esprit caustique, avec une ironie légère et presque toujours avec un remarquable bon sens. Des lettres à l'écriture fine et élégante, au style châtié et spirituel, à l'orthographe irréprochable, émaillées de loin en loin par des phrases *moundines*, pour attester qu'il ne se considère pas comme un étranger dans la contrée où le soleil brille et où chantent les troubadours, projettent des lumières précieuses sur les événements, les hommes et les idées de cette époque ; elles nous font connaître la mentalité de ces évêques grands seigneurs, unissant à leur engouement pour la littérature contemporaine une foi sincère et une science ecclésiastique dont ils ont presque honte et qu'ils cherchent à déguiser sous les dehors d'une philosophie de bon ton ; tout en conservant le langage du monde où ils ont été élevés et où

ils ont toujours leurs relations, ils mènent une vie fort respectable, font du bien autour d'eux, profitent de leur influence dans l'État pour défendre les intérêts et les droits de leurs populations. Telle est, en dépit de quelques personnalités indignes qui absorbent l'attention et dont un certain nombre d'historiens ont la tendance de généraliser les misères et les scandales, la situation de l'immense majorité de l'épiscopat de France au moment de la Révolution <sup>1</sup>. Nous ne citerons à l'appui de ce qui précède que les passages suivants qui montrent le zèle, la vertu et le bon sens de ce prélat. Voici tout d'abord le sermon très sérieux qu'il adresse à M<sup>me</sup> du Bourg, au sujet de ses imprudences philosophiques :

... Je ne peux pas être de votre avis sur le livre d'Helvétius ; il est essentiellement mauvais, ruinant la révélation et ôtant tout sentiment de religion. Je conviens bien qu'il peut y avoir de bonnes choses, des idées fort justes sur bien des points, mais il y en a encore plus de mauvaises. Ce livre est justement condamnable et condamné par les deux puissances. Franchement vous faites mal de le lire ; votre présomption à cet égard est téméraire. Le poison empoisonne toujours, quelque tournure ou tempérament qu'on y mette. Vous dites que ce sont des dévots qui le condamnent ; je vous assure que c'est la raison ; qu'en paraissant raisonner il raisonne assez mal pour renverser le trône et l'autel et que les hommes seraient bien à plaindre, si l'évangile d'Helvétius devenait la règle des mœurs et des sociétés : ce serait une société horrible. Je ne suis pas dévot ; j'aime ma religion par principe autant que par état ; je fuirai toute ma vie Helvétius et son très mauvais livre. Je vous exhorte à faire de même et à comprendre que c'est le langage de la raison : car elle suffit pour montrer et faire détester les

1. Cette thèse a été magistralement établie par M. l'abbé Sicard, dans son bel ouvrage : *l'Église et les évêques de France avant la Révolution*.



abominations de toutes espèces qui résultent aujourd'hui de cette nouvelle morale devenue très commune...

(Lettre du 15 mars 1774.)

Ce langage, si ferme et si épiscopal, malgré les dehors philosophiques, employés sans doute ici pour assurer son succès, ne peut manquer de faire impression sur M<sup>me</sup> du Bourg et d'ébaucher une conversion qui va s'accroître de jour en jour et que les éloquentes sermons de la Providence, sous forme d'épreuves et de catastrophes anormales, rendront sous peu absolue et héroïque. Pour poursuivre son œuvre, Mgr de Saint-Simon ne se contente pas de parler au nom de la vérité religieuse ; il montre aussi à son intelligente amie le faux et les conséquences désastreuses de toutes ces utopies sociales et économiques que les philosophes proclament la source de la liberté et de la prospérité universelle et que la Présidente accueille avec un enthousiaste engouement, en attendant les désillusions du lendemain :

... Il est certain que le Roi veut le bien et de toutes ses forces ; mais on craint bien que les idées et projets économistes, encyclopédistes et autres, ne soient que des systèmes à perte de vue, sans avantage effectif. C'est cette manière de voir qui retient les esprits contre tout ce que vous croiez bien et que les autres appellent renversement de l'ordre public. Qu'est-ce, dit-on, que la suppression des banalités, des droits féodaux ? Si ce n'est des violations de propriété très légitimes ? On ruine la noblesse et les possesseurs de fonds, en diminuant leurs revenus et en augmentant les impositions. Loin que ce soit pour soulager l'Etat, on augmente sans cesse la dette nationale. Les dettes des Jurandes l'ont accrue énormément ; veut-on payer ? C'est impossible, quand on doit d'ailleurs trois milliards qu'on n'a pas. Veut-on ne pas payer ? C'est une injustice affreuse. Oter les Jurandes, dit-on, c'est perdre le commerce, parce que la multitude des

acheteurs cherche le bon marché : il s'en suit qu'on n'aura plus ni le bon, ni le beau. C'est attirer les Juifs et nous remettre au temps de Philippe-Auguste, où ils étaient seuls en possession d'un commerce de rapsodies ; c'est ce qui a forcé de les chasser et de créer les jurandes. Oter les corvées, c'est encore surcharger les fonds déjà écrasés ; il n'y avait pas de cause ; car, dans les intendances bien régies, aucun journalier, aucun pauvre n'allait à la corvée sans être payé. Si donc on avait tout moyen d'éviter la vexation du pauvre, pourquoi intervertir l'ordre public, pourquoi employer une arme aussi dangereuse qu'un impôt injuste, arbitraire, illimité ? — On veut le bien, sans contredit ; on le cherche — mais est-ce le faire ? — La liberté, la liberté ! dit-on ; mais les révoltes des paysans et des vassaux sont journalières ; mais le peuple armé contre les seigneurs sera bientôt capable de tout. D'ailleurs, pendant qu'on crie de toutes parts à la liberté, on éprouve tous les jours des voies de fait qui paraissent inimaginables. Le Prince de Conty disait aux Chambres assemblées : « La liberté dont on nous parle est celle de faire tout ce qu'on veut. » — Il est pourtant vrai que le mépris de la religion est le plus grand malheur de l'Etat. — Il ne faut pas de superstitions ; mais bien un culte public qui soit respecté. Tout peuple qui s'en est écarté s'est perdu.

(Lettre du 9 avril 1776.)

N'est-ce pas un sage jugement du présent et une remarquable prévision de l'avenir ? Après ces deux citations qui nous ont semblé intéressantes, nous résistons à l'envie de faire de nouveaux emprunts à la correspondance de l'Evêque d'Agde. Inclignons-nous avec respect devant cette noble figure. Après avoir repoussé les aimables instances de la Présidente du Bourg qui voulait lui obtenir la succession de Mgr Lomenie du Brienne sur le siège de Toulouse, Mgr de Saint Simon se renferme de plus en plus dans son humble diocèse. La Révolution le trouve à son poste :

l'émeute le chasse de sa ville épiscopale ; mais il ne veut pas sortir de France : c'est de Paris, où il partage son temps entre l'étude et la prière, qu'il dirige son troupeau : c'est là que Dieu lui accorde le bonheur et l'honneur du martyr et qu'il verse son sang sur l'échafaud, la veille de la mort de Robespierre, pour le nom du Christ, dont il s'est montré toujours le fidèle Pontife.

La conversion de M<sup>me</sup> du Bourg, qu'a ébauchée Mgr de Saint-Simon, c'est la Providence qui se charge de la compléter. Cette femme supérieure a mêlé à ses entraînements rationalistes trop de vertus familiales, trop de charité envers les pauvres, pour que Dieu ne vienne la sauver, presque malgré elle. Ici comme toujours, le moyen de salut, c'est la croix.

Après trente-quatre années d'un bonheur sans mélange, la douleur fait son invasion au foyer de famille. Le 19 juillet, Valentin du Bourg termine par une mort chrétienne une vie brillante et honorée. Quand la terrible messagère vient trancher les liens si forts et si doux qui pendant tant d'années ont uni ces deux êtres, en supprimant l'existence de l'un, elle brise la vie morale de l'autre. Entre ce passé qui se clot sans retour et cet avenir qui s'ouvre vide, la pauvre créature humaine demeure anéantie ; réduite aux seules forces de la nature, elle se sent incapable de vivre et ne fait plus que soupirer après la mort. Mais bientôt la grâce divine et la douleur réveillent dans son cœur broyé la mémoire de Celui qui seul est le consolateur des affligés. Et peu de temps après, dans la chambre solitaire, nous retrouvons la philosophe, la voltairienne de jadis prosternée aux pieds de son crucifix qu'elle arrose des larmes de son déchirement humain et de son repentir. Dieu a pour coopérateur dans cette œuvre de conversion celui dont nous écri-

vous la vie et qui vient de rentrer auprès de sa mère pour consoler et faire fructifier sa douleur.

Les lettres de la marquise de Livry nous font connaître les étapes successives de cette âme ramenée par la douleur à Dieu. Nous la voyons bientôt se faire l'apôtre de la vérité auprès de son amie, qui se défend et cache sous un mauvais rire l'émotion qui, malgré elle, l'envahit. Comme pour reprendre l'offensive, la marquise de Livry envoie à la Présidente, dès leur apparition, les *Confessions* de Jean-Jacques; mais M<sup>me</sup> du Bourg répond par l'énergique expression de sa répulsion pour toutes ces fausses doctrines que jadis elles ont partagées, et principalement pour celles de Jean-Jacques qui lui ont fait oublier ses devoirs maternels envers son cher Bruno. Voici la lettre de la Marquise :

Je vois avec plaisir, ma chère Présidente, que vous êtes entièrement tournée vers la dévotion et qu'elle est déjà pour vous une consolation dans tous les événements de votre vie. Je voudrais bien pouvoir penser comme vous. Ce n'est pas que j'aye des chagrins qui aient besoin de consolation. Si je vis encore quelque tems, j'aurois celui de voir la décadence de mes forces et de ma santé. Quand je serois dans cet état là, ce seroit une espèce de consolation pour moi de pouvoir l'offrir à Dieu. Jusqu'à présent, je ne me sens aucun penchant à changer de façon de penser. Vous seriez bien capable d'opérer ce miracle; malheureusement pour moi, nous sommes bien éloignées l'une de l'autre; il n'y a pas d'apparence que j'aye jamais le plaisir de vivre avec vous. Je m'en dédommage en vous écrivant souvent. — Je ne suis pas étonnée de tout le mal que vous dites des *Confessions de Jean-Jacques*. Vous qui faites des réflexions, ma chère Présidente, vous avez dû vous apercevoir que presque toujours les grands talents sont accompagnés de grands vices. — quand on a dit que Jean-Jacques étoit fort éloquent, il n'en faut pas dire autre chose, parce que le reste n'est pas à son avantage.

On le voit : bien des illusions se sont dissipées ; et la place ne se défend que mollement : il faut espérer que la Présidente, à force d'amitié et de prières, put surmonter les dernières résistances et ramener sa vieille amie aux joies de la conversion.

Quant à M<sup>me</sup> du Bourg, la transformation est complète. Ce n'est plus cette grande dame, à la conversation sémillante se jetant avec enthousiasme dans toutes les nouveautés qui se présentent sur son chemin ; c'est une vénérable grand'mère, conservant sous les rides de l'âge les charmes de son regard à l'éclat tempéré par la bonté, les vivacités d'un esprit et les ardeurs d'un cœur toujours jeune. Elle s'est retirée du monde où elle a régné et vit au milieu de ses enfants, qui sont sa parure et dont elle est fière, et de ses pauvres auxquels elle se dévoue de jour en jour davantage.

Par sa croix normale, Dieu a fait de cette libre-penseuse une ardente chrétienne ; par des épreuves dépassant toute mesure, il va compléter son œuvre et, en lui faisant gravir son rude sentier du Calvaire, permettra à cette convertie de pratiquer les héroïsmes de son expiation.

Pour compléter le portrait que nous venons de crayonner de la Présidente du Bourg, il est indispensable de l'environner de sa magnifique famille de vingt enfants.

Vingt enfants ! Ces deux mots accolés ensemble peuvent exciter la surprise, la compassion peut-être, de nos égoïsmes contemporains. Ils constituent le plus éloquent éloge de l'épouse et de la mère. Aussi est-ce avec une légitime fierté et une indicible tendresse que cette femme, jadis si brillante, maintenant parvenue au déclin de la vie, arrête ses regards émus sur le troupeau nombreux et charmant que la Providence a confié à son amour. Tous ces enfants, si

différents par l'âge, sont unis par les liens d'une profonde affection, qui est la caractéristique de l'ensemble et va devenir la force et la consolation de chacun aux prises avec la tourmente; tous témoignent, par leurs actes et leurs paroles, une tendresse aussi respectueuse que profonde à celle à qui ils doivent tant et qui, tout entière, s'est consacrée à eux.

L'accroissement de sa lignée, malgré la perspective des charges qu'il va imposer au foyer, ne fait que dilater le cœur de M<sup>me</sup> du Bourg, qui y trouvera une surabondante réserve de dévouement et de tendresse pour tous et pour chacun. Par deux fois elle met au monde des jumeaux; et quand Dieu lui en reprend quelques-uns peu de temps après leur naissance, elle arrose ces petits cercueils de larmes que l'on sent vraies.

Nous allons nous borner à une simple esquisse de ceux des vingt enfants qui doivent laisser de leur passage dans ce monde une trace plus profonde et qui vont jouer un rôle plus important dans la vie de leur frère Philippe.

Voici d'abord l'aîné de la famille. Neuf mois après le mariage de Valentin du Bourg avec Elisabeth d'Aliez, cet enfant est venu au monde apportant au foyer paternel son complément de bonheur. Quelques jours après, le 7 mai 1746, il est baptisé à la Cathédrale de Saint-Étienne et reçoit sur les fonts sacrés les noms de Mathias Marie Armand Pierre, que sa vie et sa mort entoureront dans la suite du respect et de la fierté des siens. La Providence l'a doué de tous les dons de l'esprit, du cœur et du corps qui font la joie et la fierté de ses parents. Malgré les charges accablantes de sa féconde maternité, M<sup>me</sup> du Bourg se consacre avec un inlassable dévouement et une affection sans bornes à la formation intellectuelle et morale de ce premier né, dans lequel elle retrouve avec ravissement les sé-

duisants caractères de sa propre personnalité. L'éducation de celui que tous appellent *Monsieur de Rochemontès* se fait à la maison paternelle ; les fonctions de précepteur sont confiées à un prêtre de diocèse d'Auch, M. l'abbé Terrade. Ce dernier a droit d'être fier de son œuvre : à 15 ans, son élève a terminé de brillantes études, et est armé pour entrer le front haut dans la vie. Cette éducation, ses parents se chargent de la compléter : sa mère, en le faisant participer à ses propres études, à ses spéculations, à ses lectures ; son père en l'initiant à la science juridique et le préparant à la carrière qui s'ouvre devant lui. Sous l'ancien régime, dans ces maisons de la haute magistrature, les enfants sont élevés au milieu d'une atmosphère spéciale : l'aîné, celui qui doit succéder à son père, se voit, depuis son enfance, dans ses perspectives d'avenir, revêtu de la toge respectée et occupant son siège au Parlement. A moins d'une vocation accentuée qui parfois l'entraîne hors de ce cadre traditionnel, le jeune homme se trace un programme de vie, en rapport avec ce qu'elle doit devenir un jour et s'imprègne, dès son jeune âge, de la grandeur du rôle que sa naissance le destine à remplir. Pour Mathias, il n'a qu'à fixer ses regards sur son père pour apprendre ce que c'est qu'un magistrat vraiment digne de ses fonctions, entouré du prestige de sa dignité et de l'estime publique : il a devant lui le modèle à reproduire, l'idéal à réaliser. Dès lors il se met avec acharnement et succès à l'étude du droit : à 17 ans, il a conquis ses premiers grades et il attend.

Bientôt après, appelé à cette dignité par le suffrage unanime de ses collègues, Valentin du Bourg est nommé Président à mortier de la 3<sup>e</sup> Chambre et laisse vide son siège de conseiller. Quel autre plus digne peut occuper ce siège que Mathias du Bourg, si jeune d'âge et si mûr par la droiture héréditaire, par le savoir et par

les mœurs ? Grâce à la pétition adressée au roi par les membres du Parlement et aux influences que fait agir M<sup>me</sup> du Bourg, la dispense d'âge est accordée et Mathias est solennellement installé.

Nous pouvons dès lors considérer ce jeune homme, presque cet enfant, sur son siège du Parlement : la majesté de sa toge contraste avec les traits juvéniles de son visage, qu'illuminent des regards éclatants et profonds. Quand son tour arrive de prendre la parole et d'émettre son avis, on oublie son âge ; à la maturité de ses vues, à son savoir juridique, à la pureté de sa diction chaleureuse, on croit entendre son père et on salue d'avance une carrière qui s'ouvre si brillamment.

Mathias tient à honneur et à conscience de se mettre à hauteur des fonctions qu'on vient de lui confier et de la dignité que sa naissance lui a procurée : le conseiller continue ses études juridiques, comme un simple écolier. Le 12 mars 1767 il passe brillamment, devant les régents de la Vénéralle Université Toulousaine, son examen de bachelier pour l'un et l'autre droits, comme nous l'atteste le pompeux diplôme dressé à cet effet par Pierre de Compunaut, recteur de la dite Université.

Sa mère, toujours passionnée pour ce fils de ses préférences, veut, malgré la charge nouvelle qu'elle va ainsi imposer au budget limité de la famille, couronner l'œuvre, qui est bien sienne, de la formation intellectuelle et artistique de Mathias, par un voyage en Italie. Cette entreprise, que nous considérons de nos jours comme chose banale et vulgaire, est loin de l'être au xviii<sup>e</sup> siècle ; elle exige la solennité du passe-port et ne s'exécute qu'au prix de fatigues et de dépenses considérables. Cette pénétration dans les richesses artistiques de la région du soleil et de la poésie, dans les charmes d'une société séduisante et affable, impose de



plus lourds sacrifices, mais produisent des résultats sérieux et des impressions plus profondes que nos voyages *aller et retour*, où les jouissances procurées par toutes ces merveilles sont aussi passagères et superficielles, que sont rapides les wagons du train qui vous emporte et vulgaires, les chambres confortables de l'hôtel où vous vous arrêtez. Après un de séjour long et charmant dans la Ville Eternelle, où son cousin le cardinal de Bernis lui offre la plus gracieuse hospitalité au Palais de l'ambassade de France, Mathias revient à Toulouse, calmant les anxiétés de sa mère dont les rêves ont été hantés depuis son départ par les précipices des Alpes, la malaria de la campagne romaine, les escopettes des brigands le long de la route et qui s'est aperçue qu'elle aime ce fils plus qu'elle ne se l'est imaginé jusqu'alors. De ses pérégrinations, le voyageur rapporte des souvenirs qu'il dit avec charme, des collections, des antiquités recueillies sur place. La présidente est suspendue aux lèvres de son fils quand il fait la lecture de ses notes de voyages : l'esprit y pétille ; l'érudition y a sa large part : Mathias y apprécie avec finesse hommes et choses. Pas plus que M. de Bussy dans sa spirituelle correspondance il ne se prive du plaisir, alors fort à la mode, de lancer sa pointe de raillerie contre tel cardinal ou tel jésuite qu'il rencontre sur son chemin.

Dans la lutte que le Parlement de Toulouse soutient avec un caractère tout spécial d'acuité contre le coup d'état du chancelier Maupeou, le fils est à côté du père, au premier rang des combattants : la véhémence des protestations du conseiller fait écho à la fierté de celles du Président. Associés dans la lutte, ils le sont dans la disgrâce et sont exilés l'un et l'autre à Rochemontès. Dans sa solitude des bords de la Garonne, Mathias ne reste pas oisif ; il étudie ; il travaille ; il

recueille les éléments pour des traités historiques en préparation : ses notes renfermées dans de nombreux cartons viennent nous dire comment ce laborieux a su utiliser son temps d'exil — et enfin il se marie. Le 23 octobre 1771, Mathias du Bourg épouse Jacqueline d'Arboussier qui apporte, avec une dot considérable, les qualités du cœur et de l'esprit, garanties de l'avenir. La jeune M<sup>me</sup> de Rochemontès est charmante, modeste et instruite, elle a pour son mari une légitime admiration et un profond amour. Citons quelques passages de la lettre écrite à cette occasion par Mgr de Saint-Simon qui prend sa part de vieil ami à la joie commune, mais qui ne sait pas découvrir derrière les roses du présent le gros nuage noir qui monte :

Oui sans doute, je me serois fait un plaisir de donner la bénédiction au *signor Italiano* qui mérite si bien d'être heureux. Je lui fais mon compliment, et à vous et à Madame votre belle fille qui sera heureuse, ou bien il n'y en aura pas dans l'univers. Je suis ravi qu'il y ait encore quelques exemples d'une alliance toute fondée sur le sentiment, l'honneur et l'estime réciproque, au sujet de laquelle on ne compte point. J'ai dit mon bon petit *Te Deum* de bon cœur.

Quelques années plus tard, la charmante et douce M<sup>me</sup> de Rochemontès apparaît à son tour entourée de sa couronne de nombreux enfants qui se mêlent avec une aimable familiarité à des oncles et des tantes du même âge qu'eux. Dans ce groupe, plein de gaieté, d'insouciance et d'entrain, nous saluons d'avance, avec une respectueuse émotion, Armand, qui va devenir le héros de l'amour filial, et Joséphine, dont le sang de l'échafaud et la grâce de Dieu vont faire la sainte et vénérée Mère Marie de Jésus.

Aux familles dont le chartier est plus riche en parchemins jaunis par les siècles que le coffre-fort en ti-

tres de rentes productifs, l'Ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem présente son inappréciable ressource. Après avoir tant de fois sauvé la chrétienté, il semble avoir terminé sa mission séculaire. De son île de Malte, il regarde, fier toujours mais immobile, un ennemi qui, campé en face de lui, ne songe plus à l'attaquer. Mais aux jeunes gentilshommes, il ouvre ses rangs ; admis dans cette cité Lavalette dont les sombres murailles portent au flanc leurs glorieuses blessures, ils y vivent dans les fictions d'un passé qui se survit à lui-même, et se pénètrent des immortelles traditions d'honneur et de vaillance. Malte est, pour tous les Etats chrétiens, une sorte d'école militaire, où le souffle idéal vient infuser, dans les cœurs de ces futurs officiers, l'héroïsme, la vertu, le dévouement, la résolution ferme de ne pas forligner. Après le noviciat où il apprend la théorie de sa carrière, le chevalier fait sur les galères de la religion ses caravanes qui sont autant d'applications pratiques des leçons reçues. Puis après sa profession, il reprend le chemin de la patrie et entre dans les armées de cette dernière. Tel a été le début de carrière pour la plupart de ces officiers qui, pendant la guerre d'Amérique, vont porter si haut la gloire de la France.

Trois fils de la génération des vingt suivent cette voie : successivement ils quittent l'hôtel de Toulouse, où leur éducation a été commencée, pour l'île de Malte, où ils vont se préparer à la carrière militaire. Voici d'abord le second de la lignée, Henry, qui, après sa profession, entre dans l'armée française et, à la suite d'un accident, est eulevé par une mort prématurée, laissant de son passage dans ce monde des traces peu profondes, en dehors des regrets des siens. Bientôt après cette catastrophe, Joseph quitte à son tour la maison paternelle. Le départ de ce dix-huitième enfant

est un vrai déchirement pour la Présidente ; elle aime si profondément son *Josille* aux yeux noirs et vifs, à la fois si doux et si ferme, à la volonté de fer : dans cet esprit ouvert, épris de nouveautés, dans cette âme naturellement mystique, dans ce cœur si charitable pour les souffrants, elle se retrouve elle-même. A son arrivée, il est incorporé dans les pages du Grand Maître, qui vient de mourir ; il inaugure son existence de chevalier en montant la faction auprès du catafalque et en chassant les mouches de la face naguère auguste, maintenant jaunie et immobile de celui qui hier était le Grand Maître et qui aujourd'hui n'est plus qu'un cadavre, attendant l'heure de sa mise au sépulcre. Il poursuit dès lors sa formation religieuse et militaire : son caractère affable et enjoué, son entraînement que rien ne peut arrêter, son courage qu'aucun danger de la vie ne pourra trouver en défaut, lui assurent l'estime de ses chefs et l'affection de ses camarades. Après sa profession il entre dans l'armée française. Rappelé à Malte, où des troubles locaux obligent à lever des troupes, il est nommé successivement capitaine et major général dans la milice maltaise. Après la pacification des troubles, il rentre en France et sollicite un grade équivalent au sien dans l'armée française. Malheureusement son cousin, le marquis de Castries, disparaît de la scène politique avant d'avoir pu lui donner satisfaction. En attendant la situation convoitée, il rentre au foyer paternel où nous l'avons vu s'associant aux enthousiasmes de la Présidente pour le magnétisme, se mettant en relations avec Mesmer, établissant et dirigeant le *baquet* de l'hôtel du Bourg. C'est là que le trouvera la Révolution. Il va jouer son rôle actif dans l'histoire que nous avons entrepris de dire, et sera intimement mêlé à la vie de son frère, Mgr du Bourg. En novembre 1789, il est élu député

aux Etats de la noblesse du Languedoc. Puis il attend, contemplant, avec une tristesse impuissante, l'effondrement de toute une société, et se disposant à faire, dans la tourmente qui s'apprête, tout son devoir de gentilhomme et de chrétien.

Puis voici le 19<sup>e</sup> de la race, Bruno. Nous avons déjà parlé de ce charmant enfant, en esquissant le portrait de sa mère : nous avons dit les prédilections de la Présidente pour ce benjamin de la famille et la façon aventureuse dont elle les lui témoigna. Après une maladie dangereuse qui conduit l'enfant aux portes du tombeau et qui déchire le cœur maternel d'une angoisse inexprimable, la jeunesse a raison du mal et Bruno revient promptement à la vie et à l'efflorescence de la santé : les déchirements de la séparation s'imposent de nouveau. A cet adolescent qui veut suivre la carrière des armes, l'Ordre de Saint-Jean ouvre encore ses portes : reçu, à l'âge de 12 ans, chevalier de minorité, il va rejoindre à Malte son frère Joseph, qui sera, dans ses débuts, le guide, le conseil et le protecteur et, pour toute la vie, l'ami de cœur, frère par le sang et par la profession religieuse. Retenu par un contretemps dans son voyage à Malte, pour quelques jours à Marseille, Bruno reçoit de sa mère une lettre admirable, dont nous ne pouvons résister au plaisir de citer le passage suivant :

Je désire, mon cher fils, que le vent ne vous retienne pas plus longtemps ; je tremble que les compagnies où vous allez ne vous donnent des doutes sur la religion. Je sais que Marseille est une ville remplie d'incrédules, parce qu'elle est pleine d'ignorants qui ne veulent pas s'éclairer. J'espère que, si vous vous rappelez ce que vous avez entendu ici, ce que votre frère le Chevalier a fait doit vous prouver que l'on ne trouve son bonheur que dans Dieu : il est très pieux et très éclairé : aussi est-il heureux. Voilà, mon cher fils,

mon avis pour le séjour de Marseille qui me fait trembler : je ne pense pas sans frémir que votre foi et vos mœurs sont en danger ; toutes les bonnes âmes de Toulouse sont en prière pour vous.

Nous voilà loin, s'il plaît à Dieu ! de l'Emile et de Jean-Jacques et le souvenir de la tentative de jadis n'existe plus dans l'âme de la Présidente que pour la faire trembler et pleurer.

Après sa profession, nous voyons le chevalier Bruno, entré dans la marine française, faire avec distinction les campagnes de l'Inde sous le bailli de Suffren. Le 1<sup>er</sup> mai 1786, il est nommé lieutenant de vaisseau. Trois ans plus tard, nous le retrouvons à Toulouse au milieu des siens. L'épreuve va confondre pour un temps les existences des deux frères et créer entre eux une intimité qui subsistera jusqu'à la fin.